

Quand le curé revint, il vit que ce pauvre corps approchait de sa fin, mais il fut émerveillé de la tranquillité d'âme de la moribonde. Il avait laissé une malade désespérée, il retrouvait une mourante calme et paisible, non que la malheureuse n'éprouvât pas de douleur ; elle souffrait beaucoup, au contraire ; sa robuste nature prolongeait le suprême combat ; mais elle y apportait maintenant, au lieu de la passivité presque fataliste des paysans, l'acceptation volontaire de la pénitence. Son indifférence religieuse s'était trouvée vaincue par la sublime charité de sa maîtresse, bien plus que par la terreur de la mort. Elle prenait place parmi ces ouvriers de la dernière heure que le Maître, dans sa miséricorde, accueille et récompense comme les premiers ; parmi ces pécheurs dont la conversion tardive réjouit les anges de Dieu.

C'était un véritable sacrifice pour Mme Thérèse que cette veillée funèbre que son cœur charitable lui aurait fait aimer en tout autre circonstance. Mais ce cœur volait vers l'enfant qu'elle avait accusée dans sa rancune maternelle. Car le secret de la nourrice était le sien. Dès qu'elle avait entendu le récit de l'incendie du berceau, la pensée lui était venue (combien elle s'en voulait à elle-même, maintenant !) que c'était Antoinette qui avait donné à son enfant la fatale boîte d'allumettes, dans une intention trop évidente. Cette pensée horrible, elle n'avait pas voulu s'y arrêter ; elle l'avait combattue, au contraire, et s'était livrée à une enquête minutieuse dans l'espoir de découvrir que sa belle-fille, que la fille bien-aimée de son cher mari, et bien-aimée d'elle-même aussi, n'était pas coupable. Hélas ! cette enquête lui avait semblé décisive. Manette qu'elle n'avait d'ailleurs pas de raison de soupçonner, car la nourrice avait toujours dissimulé sa haine sous des dehors mielleux, en était sortie absolument indemne. Tous les domestiques s'étaient accordés à dire qu'elle n'avait quitté la cuisine que pour se rendre chez Mlle Rose qui l'avait priée de venir l'aider à récolter ses châtaignes. La jeune bonne semblait devoir encourir la plus grande responsabilité ; mais ses larmes, ses supplications, et surtout l'espèce d'adoration qu'elle avait toujours témoignée à son petit maître, l'absolvaient entièrement aux yeux de Mme Thérèse. Elle la renvoya cependant, guidée par un double sentiment ; d'abord celui d'écarter les soupçons de celle qu'elle croyait la vraie coupable ; ensuite, dans l'espoir de faire naître au fond du cœur de cette coupable un remords plus grand, en voyant condamner à sa place une innocente, un remords qui permettrait à son cœur généreux d'accorder le pardon qu'il refusait à une action si noire.

Sans doute, Mme de la Ronchère connaissait et pardonnait depuis longtemps à Antoinette l'aversion que celle-ci témoignait à son petit frère, mais c'était une aversion franche que la jeune fille, hors de certains accès presque involontaires, semblait combattre de toutes les forces de sa volonté. Au lieu que cette perfidie, cette bassesse dans la méchanceté, cela ne pouvait vraiment s'absoudre. Il y avait bien le sauvetage, le sauvetage aux prix d'un danger et de douleurs véritables. Mais ce sauvetage n'était-il pas le comble de l'habileté et de l'hypocrisie ?

Madame de la Ronchère fit replacer, en secret, sa petite bonne, avec les plus chaudes recommandations, et s'évertua à témoigner à sa belle-fille la même bonté et la même affection qu'auparavant. Nous avons vu qu'elle avait épuisé ses forces sans y réussir. Tout son cœur de mère pro-